

# CHEMICAL BROTHERS

## Le retour des Brits électriques

Libération · 15 apr. 2019 · Par OLIVIER LAMM

Pour «No Geography», leur neuvième album, les deux pionniers britanniques renouent enfin avec la fougue de leurs débuts. En dix morceaux de dance survoltée ponctués de samples de voix engagées, ils captent le malaise profond d'un pays divisé par le Brexit.



Cette dernière décennie a été éprouvante pour les ravers de la première génération. Entre les expos sur la techno qui n'en finissent plus d'ouvrir de Berlin à Paris, les DJ débutants et plasticiens à la mode qui ne jurent que par les vestiges d'âges d'or remontant à deux ou trois décennies et les disparitions prématurées des héros d'antan (dont le dernier en date, Keith Flint de The Prodigy, s'est suicidé le 4 mars à l'âge de 49 ans), tout les conduit sans cesse à pleurer leur glorieux passé et au fait que la flamme intense qui le caractérisait est définitivement éteinte. Quant aux stars qui ont survécu et persévèrent, elles se ringar-disent pour la plupart à vue d'oeil – et d'oreille. Prenons le cas des Chemical Brothers. En dépit de la livraison régulière de clips spectaculaires et de méga-tournées à guichets fermés, chacun des albums de qualité très variable du duo depuis le début des années 2000 n'a eu qu'un seul effet durable : éloigner du présent l'image du groupe furieux des débuts, quand Tom Rowlands et Ed Simons électrisaient ce qu'on appelait alors la «house nation»

à grand renfort de breakbeats énormes, de psychédéisme sans frontières et de basses saturées. Gageons alors que l'écoute de No Geography, neuvième album qui paraît en ce début de printemps, requinquera quelques pessimistes de notre présent largement morbide et désespéré.

#### «VIEILLES MACHINES»

Car disons-le tout net : produits dans leur bulle par deux quasi-quinquas qui ont depuis longtemps déserté les clubs, ces trois quarts d'heure de dance survoltée, trop dense et brutalement extatique, font partie des choses rock, pop ou technoïdes les plus vivantes et vivifiantes à nous être arrivées du Royaume-Uni ces derniers temps. Une symphonie ininterrompue de jacking disco, post-punk en transe et d'indie pop arrosés de pluies acides, de riffs furieux et de mélancolie. Au téléphone, Ed Simons confirme le plaisir retrouvé, en tout cas tout particulier, qu'il a eu à bricoler ces dix pistes mixées-enchaînées à la vitesse de l'éclair, intenses presque tout du long, comme les classiques Dig Your Own Hole (1997) et Surrender (1999). «Je suis très satisfait de ce disque. Il est animé par un flot émotionnel comme on n'en avait pas canalisé depuis longtemps. Pour commencer la composition, nous nous sommes créé un mini-studio à l'intérieur du gros, dans lequel nous avons rassemblé quelques-unes de nos plus vieilles machines, comme pour retrouver l'excitation des débuts. On avait envie de se perdre, de se laisser emballer par une aventure plutôt que de faire un blockbuster. L'excitation devrait présider à tout ce qui est bon dans la vie.» L'un des choix qui donne au disque sa cohésion et permet à l'énergie de s'y écouler avec fluidité est sans doute l'absence des voix de célébrités de la pop, lesquelles faisaient ressembler certains de leurs disques précédents à des carrés VIP. A Beck, Devonté Hynes ou St. Vincent ont été préférées des voix parlantes, chantantes, hurlantes, extirpées d'autres disques, dans la grande tradition de circulation du hip-hop et du cut-up : la poétesse de la Beat Generation Diane di Prima (Free Yourself), la chorale gospel disco The Halleluiah Chorus (We've Got to Try), le duo disco américain El Coco ou une tribu pygmée Aka de la république démocratique du Congo (MAH, pour «Mad as Hell»)... Outre un couplet éclair de la rappeuse japonaise Nene sur l'ouverture Eve of Destruction, la seule chanteuse à avoir proprement posé des mots sur l'album est la jeune musicienne norvégienne Aurora Aksnes, héritière de Robyn ou Björk, qui déclame ou chante ici entre les beats d'une voix blanche et plutôt effacée, en tout cas qui se fond dans l'ensemble comme si elle était un fantôme échantillonné parmi les autres plutôt qu'une âme prête à tout pour se faire remarquer. «On est partis d'une banque de voix dont on avait l'impression qu'elles pouvaient prendre le relais de ce qu'on avait envie d'exprimer. Ça permet de raconter une seule histoire, sa propre histoire. Je n'aime pas beaucoup le mot journey [“voyage”, ndlr] mais il y a quelque chose de ça dans No Geography, un fil qui est évocateur de notre temps, de notre bordel.»

#### «DÉCHIREMENTS INTÉRIEURS»

Du bordel de notre temps, parlons-en justement. Pas besoin de passer des heures à relier les points entre les phrases copiées-collées («Free yourself», «I cave in», «I'm falling»...) pour comprendre que No Geography est un disque remonté comme un coucou guerrier. L'image de la pochette, piquée au livret intérieur d'un album des ex-10cc Godley & Creme, montre un tank sous un ciel bleu, en route vers un cataclysme de feu. L'ouverture, intitulée

Eve of Destruction en hommage à la plus fameuse protest song de Barry McGuire, débute sur une dissonance qui est comme l'écho dégénéré de l'introduction de Leave Home, sample de Kraftwerk qui lançait les hostilités d'Exit Planet Dust il y a vingt-quatre ans. Que s'est-il passé entre-temps ? La réponse est dans le titre, bien sûr, et dans la phrase d'où vient la formule : «No geography will divide us» («aucune géographie ne saurait nous séparer»). «D'une manière générale, nous souhaitons traiter de la capacité à aimer au-delà de la proximité physique. Mais c'est un vœu pieux. C'est même ironique, puisqu'une fois «Il aurait été impossible de produire un disque de musique dans laquelle notre angoisse ne se serait pas infiltrée d'une manière ou d'une autre. Tout y est. Le deuil. Le manque. La perplexité. Et l'espoir, malgré tout.» Ed Simons

tière va bientôt nous séparer de nouveau du reste de l'Europe.» Comme la plupart de ses compatriotes, Ed Simons sait très bien que les reports n'y feront rien, et qu'un nouveau référendum a très peu de chance d'être concédé aux partisans du remain. Le Brexit est au coin de la rue et c'est plus qu'un crève-cœur, un cauchemar éveillé qu'il commente au quotidien, comme tant d'autres, sur les réseaux sociaux. Prononcez le mot «ominous» («menaçant») pour qualifier l'ambiance générale de No Geography malgré la recrudescence de violons disco, l'Anglais part au quart de tour. «Le Brexit est la définition même du menaçant. On ne sait rien de ce qui va arriver, quand ça va arriver, ni comment. Il aurait été impossible de produire un disque de musique dans laquelle notre angoisse ne se serait pas infiltrée d'une manière ou d'une autre. Tout y est. Le deuil. Le manque. La perplexité. Et l'espoir, malgré tout, d'une concorde retrouvée dans une fête, dans une boîte de nuit, avec l'impression que la jeunesse est encore là, avec la liberté.» Comment lutter, quand on communique avec son public (son peuple) par le biais de la danse et des effets ? On se souvient qu'un morceau marquant des Chemical Brothers, sorti quelques mois après leur premier album, s'appelait Loops of Fury («boucle de fureur»). Et qu'Out of Control, morceau marquant de Surrender chanté par Bernard Sumner de New Order, tançait avec vingt ans d'avance le fameux slogan des partisans du leave, «taking back control» («reprendre le contrôle»). De là à prêcher la saine conflagration de colère et le désordre de la fête en résistance au fantasme d'autorité qui se cache derrière les revendications de souveraineté, il n'y a qu'un pas qu'Ed Simons franchit à dessein. «Quand nous avons débuté, la house music ne communiquait que des messages de plaisir collectif et de célébration. Mais personne n'était dupe. Quand tu sors, la tristesse, les déchirements intérieurs t'accompagnent partout où tu vas. Notre musique, j'espère, a toujours reflété l'expérience étrange qui va avec le fait d'être vivant dans toute sa complexité. L'été dernier, quand on a joué pour la première fois le morceau MAH en live, on a pu le sentir par la réaction inhabituelle – particulièrement sauvage – du public. Notre public, comme tout le monde, a toutes les raisons du monde d'être en colère.»

«RAPPEL À L'ORDRE»

C'est un fait désormais admis, la fête et l'apocalypse, la dépression et l'euphorie, ont toujours dansé main dans la main. Mais à l'heure des giga-raouts – comme l'Ultra Festival de Miami où l'on a pu récemment voir un DJ grimé en colonel Sanders, la mascotte de KFC –, la question se pose très fort, justement, de la légitimité d'un beat à venir épauler un chœur de contestation. Simons reconnaît volontiers le paradoxe à hurler dans un mégaphone

alors que la scène dance a désormais des airs d'hypermarché. «Si tu vas à Ibiza ou dans des gros clubs européens, tu te rendras compte que l'indice de satisfaction de ton expérience dépend de ce que tu peux payer. Ce n'était pas comme ça à la fin des années 80. L'imagerie, l'idéologie étaient directement héritées des mouvements contre-culturels des années 60... J'adorais ça, parce que c'était le meilleur doigt d'honneur possible à Thatcher et à sa déclaration comme quoi "la société n'existe pas". J'ai un peu mal, aujourd'hui, quand je joue dans un club, quand je sens que le public jouit de son statut, du fait qu'il a les moyens de se payer une table dans la partie VIP, d'être plus prêt de la scène... C'est d'autant plus dommage que la club culture est profondément égalitaire dans son ADN –chacun est la star de sa soirée, de sa vie. Une bouteille de vodka à 100 livres, c'est assez loin de l'esprit de la M25 [autoroute autour de Londres qui était le point de ralliement des ravers dans les années 90, nldr].»

Où est la subversion dans No Geography ? Un disque de dance peut-il participer à un moment historique de la démocratie d'un pays ? Loin de prêcher pour sa musique et son groupe, Simons souligne que le Brexit n'est pas qu'un moment de division entre deux Grande-Bretagne, mais entre deux acceptions inconciliables de l'émancipation. «Beaucoup des partisans du Brexit se disent défenseurs d'une liberté des travailleurs qui leur aurait été confisquée par l'UE en même temps que leur qualité de vie. Mais si on lit les tracts des Brexiteurs, c'est eux qui dénie au peuple britannique son droit à vivre correctement. Tout ne serait plus affaire que de travail et de famille, de rappel à l'ordre, et plus du tout d'échappée et d'hédonisme. Pour ce qui me concerne, j'ai décidé depuis longtemps de quel côté se situait le fascisme. La danse, la jouissance de la vie, le collectif sont d'autres droits qu'il faudra faire très attention à ne pas perdre.»

THE CHEMICAL BROTHERS NO GEOGRAPHY (Universal).